

Anthony Bigot

A long, straight row of white beach huts with blue awnings and doors stretches across a sandy beach. The huts are arranged in a perspective that leads the eye towards the horizon. The sky is a pale, overcast blue. In the distance, a small flag and the masts of sailboats are visible on the horizon line.

LE  
SANG  
BLEU

Anthony Bigot

Le Sang bleu

© Anthony Bigot, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-3959-9

**Librinova**”

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Couverture : eyewave

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

## I

Tous les tocsins de France et de Navarre sonnèrent à l'heure où nous nous embrassâmes la première fois. C'est ce que j'imaginai, mais avant cela je m'étais engouffré, comme souvent, dans les profondeurs de son regard, de ses yeux noirs quand elle-même me dévorait. Par magie, comme un pétale de rose, en état de grâce, vient effleurer le destin, avec Sérenita, nous traversâmes la vie comme deux amants éperdus follement. Sérenita, un drôle de prénom ! me diriez-vous ? Méditerranéen, assurément ! Et son tempérament ? Comme le climat, étés chauds, vents violents et des hivers doux parfois. Au gré de notre jeunesse, elle m'estampilla du sceau possessif d'un amour fou qui demeura indéfectible, car elle voulut me tatouer sa dévotion comme sous l'Antiquité romaine on marquait au fer rouge les criminels. De quelle infamie pourrais-je me rendre coupable ? À travers cela, Rénita réclama envers et contre tout l'exclusivité de mes sentiments. Il ne devait exister que nous deux face au miroir du temps et rien de plus important. Alors, moi, Ferdinand, je fis preuve d'une impassibilité et d'une soumission extraordinaires, j'étais prévenu, approbateur, mais heureux.

Nous habitons une station balnéaire armoricaine, dans une maison cossue des bords de mer que je lui avais offerte pour la remercier de ses cinquante années passées à mes côtés. Une fois encore, j'avais eu un geste extravagant. La bicoque demeura trop grande, nous y vivions comme si nous nagions dans nos vêtements avec beaucoup de vides à combler.

Souvent, Rénita s'inquiétait qu'un jour nous n'ayons plus que nos yeux pour pleurer à cause de l'érosion du sol qui chaque année gagnait du terrain, et je

tâchais de la rassurer, voulant lui faire comprendre que nous serions depuis fort longtemps morts et enterrés avant même de voir notre maison engloutie par cette masse d'eau que nous contemplions chaque jour avec émerveillement et toute l'affection vouée aux marins que l'on imaginait nous faire des signes amicaux comme à des frères de solitude, chaque fois qu'ils passaient la ligne d'horizon, ce point de non-retour vers des contrées lointaines.

Dans cette trop grande demeure où nous vivions un peu hors du temps, le cordon ombilical par lequel nous étions rattachés à la société tenait aux actualités télévisées. Rénita s'offusquait assez souvent lorsque je me délectais et ironisais sur des faits dont je ne percevais apparemment pas la gravité. Intérieurement, je bouillonnais, j'étais en colère face à l'évolution de ce monde défiguré, méconnaissable, devenu un ogre, un *elephant man* à qui nos élites tentaient malgré tout de donner un aspect fréquentable, ce triste univers commandé par une armée de logiciens que manipulent de petites mains agiles, elles-mêmes reliées à un cerveau qui rêve d'intelligence artificielle. Une herbe folle qui avait germé dans des esprits progressistes, à laquelle en raison de quoi... nous cédions du terrain. Il va sans dire que nous devons aussi nous racheter, manu militari, une vertu, au nom d'une transparence, payée au prix fort, que nous accrocherions en étendard. En des termes différents, nous devons muter pour ne devenir que ces êtres faits de chair et d'os sans aucun autre viscère. En mon for intérieur, il m'arrive de croire dans ce chaos général qu'une once de bienveillance réussirait à renverser la vapeur, nous faire quitter ces ombres marécageuses bien trop sombres pour vivre dans la lumière, il m'arrive parfois de résister et de rêver, mais à quoi ? En la résurrection de l'humanité.

Pour l'heure, il fallait que j'apprenne à tenir ma langue et à occulter cet automatisme que je possède depuis mes plus jeunes années, celui du clin d'œil que je distribue allégrement envers le sexe opposé, sous peine de me faire éborgner.

Dans notre vie de retraités, contrairement à Rénita, je m'efforçais de conserver un lien social, c'est pour cela que je me rendais une fois par semaine dans un ancien presbytère que la municipalité avait transformé en bibliothèque, j'avais toujours eu une grande appétence pour les livres et je m'évertuais à conseiller nos visiteurs en fonction de leur goût pour tel ou tel autre genre de littérature. Le moins drôle était que je devais y faire du rangement pour ne pas dire le ménage, ce qui arrangeait ma coéquipière, madame Basile, qui n'était pas douée en la

matière, de surcroît un peu mollasse, assez forte, boudinée des chevilles au ras du cou dans des guenilles de son temps qu'elle devait fabriquer elle-même comme son parfum, à peine respirable. À mes yeux, il n'y avait que son incommensurable culture et sa vivacité d'esprit qui la firent briller, si tant est qu'elle en eût l'occasion. Il est vrai que nous n'étions pas débordés par la fréquentation de ce havre de rêveries et d'aventures.

Aussi, Mme Basile y régnait telle une célibataire endurcie et, à ses côtés, je paraissais bien pâlot. Cette femme ne m'inspirait aucune confiance. Souvent d'une attitude un peu bêcheuse, elle me fit entretenir une peur bleue qu'au fil d'une conversation qui aurait pour but d'apprendre à mieux nous connaître, je fisse un pas de travers, comme prononcer une parole de trop qui me ferait subir aussitôt, et cela sans aucun remords de sa part, une castration. Ce que je savais d'elle s'en tenait au strict nécessaire. Insondable, je la soupçonnais d'être allergique à mon nom de famille à particule, d'un autre temps. Dans mon monde je pouvais rester, quant au sien, qui se devait d'être populaire, il ne fit aucun doute en la regardant qu'il savait être aussi bancal.

Vous l'avez compris, nous nous supportions et nous adressions peu la parole, en partie à cause de son étroitesse d'esprit, et cela, malgré son instruction. C'était une ancienne institutrice qui fit parler d'elle par son manque d'empathie et sa sévérité, ses mécanismes d'éducation étaient bien huilés, son respect du programme parfois lourd et indigeste qui pouvait maintenir à la traîne quelques retardataires. Mais elle n'imaginait pas un moment laisser choir un de ces écoliers sur le bord de la route de l'enseignement obligatoire ; même s'ils n'étaient pas toujours très agréables à regarder ni à supporter, il fallait que ça rentre coûte que coûte dans leurs petites cervelles où toutes les matières s'imbriqueraient parfaitement. Investie d'une noble mission qui était celle d'instruire peut-être la future élite du pays, laquelle en contrepartie devait l'implorer, elle prit une retraite anticipée, la conséquence de dépressions à répétition, usée par l'ingratitude dont elle fit l'objet, dont évidemment celle des parents qui contestèrent ses méthodes parfois expéditives.

Au fil du temps, le fait de ne pas trop m'approcher d'elle était devenu un automatisme, comme si cela était naturel, et sa posture sans aucune fantaisie ne pouvait en aucun cas me laisser penser qu'elle m'en tenait rigueur, la seule gentillesse qu'elle eut envers moi avait été de m'offrir un chocolat, cela fallut que ce soit pour une raison particulière, cela devait être de mémoire à l'occasion de sa fête, juste pour me rappeler peut-être que la Sainte-Thérèse était inscrite

sur le calendrier des postes et même sur celui des sapeurs-pompiers.

Thérèse donc vivait dans une maison de pêcheur avec pour seule compagnie un chat dont j'avais soupçonné l'existence quand parfois, quoique rarement, heureusement, l'animal domestique laissait deviner, malgré son absence, une certaine odeur de laquelle, voulant rester courtois, j'oubliais de m'offusquer, même si cela suffisait à faire fuir le chaland.

Sauf qu'un jour un seul homme échappa à la règle, il s'agissait d'un molosse aux allures de rugbyman, à la soixantaine bien consommée avec un crâne dégarni et des lunettes rondes lui conférant ainsi un air d'intellectuel. En survêtement, l'individu venait nous rendre visite depuis peu ; grand défenseur de littérature érotique, il s'indignait assez souvent de la pauvreté de ces titres en nos linéaires et aurait aimé que Mme Basile fit preuve de plus d'audace ou d'imagination dans ses choix en la matière qui se résumaient aux recueils de nouvelles d'Anaïs Nin ou aux romans d'Apollinaire. Nul doute que l'homme réclama maintes fois auprès d'elle davantage de polissonneries et celle-ci, ne montrant que peu d'intérêt pour la chose, s'acharna à vouloir le faire changer d'orientation.

Au bout d'un certain moment, bien qu'il présentât toujours une conduite des plus courtoise, exaspéré, le coquin s'était résolu à modifier son comportement, et, ne laissant nul doute par ses attitudes et ses propos quant aux intentions qu'il nourrissait envers son interlocutrice contrariante, il n'eut pas d'autres choix que de prendre la poudre d'escampette sous une pluie d'insultes face à la détonation, puis à une furie que cela provoqua en Thérèse. Il s'était produit à cet instant comme une déflagration et j'étais satisfait qu'il n'y eût point de témoin ; à aucun moment, je ne m'étais interposé puisqu'il était clair pour nos deux tourtereaux qui eurent beaucoup à apprendre des jeux de la séduction que je n'avais rien à foutre là. Il était un fait que ma chère collaboratrice m'en voulut encore davantage et ce jour-là nous avons fermé notre « havre de paix » plus vite que d'habitude.

De mon côté, les journées d'hiver, j'avais la permission de 17 heures, Rénita me demandait de rentrer avant la nuit, c'est alors qu'ayant une petite marge de manœuvre je me rendis à pied dans le centre-bourg. J'entrepris une visite de courtoisie au « saloon », c'était le café du village que j'appelais de cette façon, car le bistrotier était coiffé par tous les temps, à en croire qu'il se l'était greffé, d'un chapeau de cow-boy.

Quand j'arrivai « Chez Marcel » en vérité, le bar avait été pris d'assaut par une bande d'assoiffés en vêtements de travail qui me firent supposer qu'ils venaient de terminer un chantier, j'avais failli faire demi-tour, mais l'entrepreneur en débit de boissons qui savait recevoir, l'œil toujours vif, me tomba sur le paletot, étonné de me voir, car nous n'étions pas vendredi et sûrement pas le matin, jour de marché où, accompagnant ma femme, nous venions boire un café. Il me mit à l'écart dans la salle dans laquelle déjà quelques desperados tapaient le carton avec parfois le visage effacé par leur bock de bière. Il m'en fallait plus pour me croire revenu au temps de la ruée vers l'or que je n'avais pas connue, à bien y regarder aucun ne portait un revolver à la ceinture et ne faisait preuve d'animosité à mon égard ; entre nous soit dit, grand tort leur en serait pris. Avaient-ils déjà compris ? Qu'ils devaient être honorés d'avoir à leur côté une de ces légendes du Far West, un Billy the Kid ou un Buffalo Bill en puissance. J'avais commandé un ice tea parce qu'une fois versé dans mon verre, ce breuvage avait la même couleur que, les seuls qui paraissaient être admis ici, dans ce haut lieu de soûlerie, la bière ou le whisky.

Tranquillement, j'entrepris de me désaltérer en tendant l'oreille aux possibles racontars de quartier sans avoir conscience qu'à cet instant je ne serais pas rendu au bout de mes surprises en entendant une porte claquer, celle des toilettes, et en vit sortir, devinez qui, l'amoureux transi de madame Basile, le chenapan, l'indélicat, le petit prince des galipettes et, voyez-vous ça, ne pouvant m'éviter, il me jeta un regard froid. Parfois, les rencontres ne tiennent qu'à un fil, me dis-je. L'anonyme se réfugia au bar et quand je le regardais avec obstination, le jaune pâle étant admis aussi, il sirotait un pastis, la silhouette postée de trois quarts, en feignant de m'ignorer et me toisant par moments avec une insistance saccadée du regard. Ma présence, bien qu'elle dût le gêner, n'avait pas l'air de l'importuner outre mesure. De profil, l'animal avait une tête de chien triste et, bien qu'il constituât à lui seul une masse imposante, il m'apparaissait ne pas être un individu méchant. Léon, puisque c'était ainsi que Marcel le prénommait, était doté de cordes vocales un peu fluettes. On aurait pu se moquer d'une voix trop haut perchée, la sienne se situait entre deux, suffisamment équilibrée afin que l'on continuât tous de le prendre au sérieux. Habitué du troquet, mais aussi adhérent du club de country par lequel il entretenait des rapports conviviaux et familiers avec son président Marcel.

Je décidai de me lever, non pas pour prendre congé, ce qui aurait été peut-être naturel, mais à la vue du comportement indélicat qu'il me servit et à l'idée qu'un

étranger n'aurait pas été mieux traité, je fus pris d'un sentiment d'excitation renfermant une envie furieuse de le déstabiliser. J'allai donc d'un pas déterminé titiller ma proie sans la sous-estimer et c'est alors que la cible me coupa l'herbe sous le pied, il changea de comportement, m'acceptant à ses côtés chaleureusement, il se proposa même de m'offrir un verre ; il ne faisait nul doute que par cette stratégie il voulut éviter une énonciation des faits fâcheux dont j'avais été le témoin. Je consentis à trinquer avec lui et, désirant me hisser à son niveau, j'optai pour la même couleur que celle qu'il buvait, bien que je n'en fusse pas un grand amateur.

Imposant de le mettre mal à l'aise, je lui proposai de lui prêter quelques lectures dont il était friand. Avec un détachement auquel je ne m'attendais pas, il laissa échapper un « Nom d'une pipe » suivi d'un « N'y pensez pas ». Il me souriait en me tapotant amicalement l'épaule alors je compris qu'il reconnaissait en moi un allié, un être parfaitement constitué qui ne le jugeait pas. Léon prit la parole en toute liberté sans se soucier du « qu'en-dira-t-on ». Il attaqua en attestant que Thérèse savait berner son monde et, bien que je pusse penser le contraire, il ne demeurait aucunement pour elle un parfait inconnu. Il m'affirma, au moment où il s'apprêtait à se confier à moi, qu'il se voyait, aujourd'hui, très heureux de ne plus être en activité, sa position sociale que lui conférait son statut de directeur de l'école primaire de Saint-Julien-sur-Mer avait été un fardeau ne sachant pas les trois quarts du temps sur quel pied danser, souvent pris en étau par les parents et enseignants et même quelquefois la municipalité. Léon m'avoua qu'il trouva la force de supporter sa charge grâce à son amour de l'enseignement, car il devait aussi tenir une classe dont il se faisait un point d'honneur que l'on ne lui reprochât rien.

Assis respectivement sur des tabourets de bar, Léon se leva, je l'imitai et nous nous rapprochâmes pour profiter de plus d'intimité. Il demanda à Marcel de nous resservir de cet alcool extraordinairement jaune et entra dans le vif du sujet.

— Voyez-vous, me dit-il, il y a quelques années, je fus le supérieur hiérarchique de Mme Basile, je fis sa connaissance malgré moi alors que j'avais pris mes nouvelles responsabilités de dirlo à l'école de Saint-Julien ; j'arrivais de Nantes avec femme et enfants et il était entendu que nous habiterions l'appartement de fonction. Jusque-là, tout allait bien, j'étais à la tête d'une équipe pédagogique en partie renouvelée et l'académie comptait sur nous afin d'apporter un vent de fraîcheur avec des méthodes d'enseignement innovantes. Thérèse appartenait aux murs et avait encore quelques années à faire avant de la

voir tourner les talons, ce que je souhaitais peu de temps après l'avoir connue. Bien que je la prenne avec des pincettes, car la garce ne supportait aucune autorité qui n'émanait pas d'elle, déjà elle se comportait comme une vieille fille rabougrie. Au grand jamais, je n'ai entendu de sa part prononcer un mot aimable, serait-ce envers moi ou ses nouveaux collègues. Nous lui étions antipathiques et elle s'arrangeait pour nous le faire savoir, la bougresse était franche du collier. Et quant à l'attitude rafraîchie qu'elle devait adopter qui se résumait à tout juste avoir un peu de souplesse et d'indulgence dans sa manière d'enseigner, je dois vous dire que j'ai longtemps attendu, mais une fois où je lui ai fait part de mon désarroi de ne pas la voir progresser, elle m'a rétorqué en me demandant si « j'avais vu la Vierge ». Ce jour-là, rendu à l'évidence qu'elle était indécrottable, j'ai pris la décision de ne laisser passer aucune plainte qui la concernait.

La suite, c'est moi-même qui la lui racontai. Léon acquiesça, il semblait que je disais la vérité, et se prononça une dernière fois avec un air heureux que cette question fût élucidée pour moi et que j'y visse plus clair, et il reprit :

— Dans les petites contrées, tout se sait, bien que cela remonte à fort longtemps, vos propos ne sont pas déformés, chapeau ! Mais la meilleure, c'est que cette misérable m'a effacé de sa mémoire, elle fait comme si elle ne m'avait jamais connu et l'on m'a rapporté qu'elle ne perdait pas une occasion de me dénigrer.

Je tâchais de le rassurer en lui affirmant qu'elle n'en fit rien avec moi, quand Marcel, d'un geste alerte et généreux, remit sa tournée, qui aurait pu être celle du coup de grâce, celle qui aurait pu faire appeler un taxi pour me ramener à ma dulcinée surtout que le gong du temps réglementaire qui m'était accordé avait sonné et que Rénita devait s'en trouver des plus anxieuse.

Comme nous avions des rapports détendus maintenant, mon acolyte osa me demander ce que j'avais fait, durant le cours de ma vie, de mes dix doigts. Il me regarda avec un air qui en disait long sur l'impatience qu'il eut d'entendre ma réponse, cela m'amusa et je le fis languir encore un peu en annonçant le plus sérieusement du monde que j'avais été successivement testeur de toboggans aquatiques, professeur de yoga canin, puis, étant subitement en cours de carrière épris d'une soif d'aventure, j'avais terminé par chercheur d'or et de trésors. Cela le fit marrer et il se demanda quand même si c'était du lard ou du cochon que je lui servais, je ne donnais jamais à brûle-pourpoint le nom de la profession que j'avais exercée, je voulais toujours au préalable fabriquer un effet de surprise.